

Aux confins de la pensée

François Duparc

Volume 23, Number 2, Fall 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1028923ar>
DOI: <https://doi.org/10.7202/1028923ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

1192-1412 (print)
1911-4656 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Duparc, F. (2014). Aux confins de la pensée. *Filigrane*, 23(2), 55–70.
<https://doi.org/10.7202/1028923ar>

Article abstract

L'art de penser et la quête de la sagesse, terrains privilégiés des philosophes, passent souvent de nos jours par la psychanalyse. Mais celle-ci l'aborde à sa façon : par le travail du négatif, à travers le désir du rêve et du fantasme, et grâce à la capacité de contenance, pour différer la décharge et l'action. Depuis les confins de l'informe, étudiés par Winnicott et d'autres analystes pour la prise en charge des cas difficiles (psychosomatiques, psychoses, états-limites), la représentation parvient à s'élaborer en choses et en mots, puis à construire une vraie pensée grâce aux mécanismes du rêve et de figuration, pour parvenir enfin à la création sociale d'une pensée sublimée, voire artistique.



Aux confins de la pensée

François Duparc

L'art de penser et la quête de la sagesse, terrains privilégiés des philosophes, passent souvent de nos jours par la psychanalyse. Mais celle-ci l'aborde à sa façon : par le travail du négatif, à travers le désir du rêve et du fantasme, et grâce à la capacité de contenance, pour différer la décharge et l'action. Depuis les confins de l'informe, étudiés par Winnicott et d'autres analystes pour la prise en charge des cas difficiles (psychosomatiques, psychoses, états-limites), la représentation parvient à s'élaborer en choses et en mots, puis à construire une vraie pensée grâce aux mécanismes du rêve et de figuration, pour parvenir enfin à la création sociale d'une pensée sublimée, voire artistique.

Introduction

Depuis des temps immémoriaux, l'art de penser est le terrain privilégié des philosophes. De nos jours, pour nombre de nos concitoyens, la quête de la sagesse passe souvent par la psychanalyse (directement, ou après de multiples autres thérapies). Notre discipline a mis pourtant un certain temps à se concevoir comme telle : un déploiement harmonieux de la pensée au service du désir et de l'action, lorsque ceux-ci sont entravés par l'aveuglement engendré par la compulsion de répétition.

La psychanalyse, cet enfant de Bohème de la philosophie, ne peut donc éviter aujourd'hui une réflexion sur la pensée, à partir des représentations multiples du désir depuis ses origines, ou depuis ses confins, son impensé, son impensable... La pensée a en effet ses limites, à la fois dans le corps, l'agir et la biologie de l'émotion, mais aussi, à l'autre extrême, aux confins de l'Idéal, dans la croyance aux Dieux ou au progrès, à l'abstraction extrême, comme détachée de tout réel. Mais avant de poursuivre, tâchons de repérer quels sont les outils propres à la psychanalyse pour contribuer au développement de la pensée :

1) La réflexion sur la pensée, en psychanalyse, est née de ses achoppements. Dès son origine — avec les études de Freud sur l'aphasie, les « crises » et les amnésies hystériques jusqu'à leurs confins psychosomatiques, les troubles obsessionnels et les délires — la pensée a été appréhendée sur son versant négatif. Cela s'est traduit, sur le plan théorique, par une métapsychologie du refoulement, de l'Inconscient, de l'hallucination négative et du

clivage, ou encore du déni. Bref, pour le psychanalyste, la pensée se conquiert par un véritable *travail du négatif* (Green, 1993), qui met à jour une dialectique plus profonde que celle de Hegel, ou même de Heidegger.

Sans aller jusqu'à suivre Derrida dans son apologie de la déconstruction, j'avais imaginé à une époque, à partir de là, tracer une histoire de la « philofolie », un néologisme qui traduisait pour moi l'ancrage de toute démarche de la pensée dans un refus de la folie, et l'émergence du sens de la vie contre l'absurdité de la conscience. Depuis Descartes, parti d'un doute aux limites de la folie dans ses fameuses *Méditations*¹, pour parvenir au Cogito de la raison, jusqu'à Freud, qui écrivait à Ferenczi (1910, p. 231) : « J'ai réussi là où le paranoïaque échoue », et se plaignait à lui de la folie de ses disciples.

2) Le second axe, spécifique ou en tous cas bien marqué en psychanalyse, est celui du désir, depuis la sexualité infantile, le jeu de l'enfant avec ses objets et ses zones érogènes, jusqu'à la construction du rêve et du fantasme, permettant la représentation d'un désir propre au sujet, qui l'habite et le construit dans sa pensée. La pensée, pour la psychanalyse, résulte d'un processus d'évolution à partir de l'infantile, dans lequel Eros, agent de liaison et d'auto-organisation, est la force motrice de la vie, et la pulsion son noyau actif. La constitution des liens et des représentations qui leur correspondent repose sur une base neurobiologique que Freud a étudiée très tôt, avant de se transformer en psychanalyste.

Mais le désir ne vient pas que du corps, dont il se dégage ; dans le lien avec l'environnement, il se mêle à des expériences plus ou moins traumatiques qui lui donnent de multiples variantes, dans toute la diversité de la vie, jusqu'à la perversion polymorphe. Le processus de pensée peut être ainsi bloqué par le traumatisme, la pathologie, ou réanimé par la régression à l'infantile, dans la reprise du travail de la parole en libre association que la cure psychanalytique autorise. Mais à l'inverse, une forme de pensée précoce, la sublimation, peut se dégager très tôt du corps et des zones érogènes, de même que la curiosité, la pulsion de savoir, peuvent se manifester bien avant la pulsion épistémophilique et son désir de connaissance, dérivés de l'Œdipe.

3) Aussi le troisième axe est-il celui de la temporalité, qui intervient de deux façons.

D'abord, la pensée infantile émerge du jeu imitatif, de l'informe et des émotions primaires avant toutes représentations bien élaborées (le négatif) ; ces proto-pensées s'élaborent, au fur et à mesure du développement, à travers des représentations de plus en plus complexes, de l'image enfantine ou naïve, à la pensée qui se partage et se réfléchit sur elle-même.

Ensuite, les représentations sont un moyen de contenir l'excitation, la décharge ou l'agir. Elles conduisent à une pensée délivrée de l'action immédiate (sinon à une pensée pure, comme Kant a pu parler de « raison pure »). La capacité de contenance des représentations est un enjeu essentiel pour organiser un désir qui puisse être différé dans le temps, et constituer ainsi une enveloppe, un pare-excitations. Les processus de pensées, pour la psychanalyse, naissent d'une contention de l'action et de la décharge émotionnelle primaire qui la motive. Le désir du penseur peut ainsi parvenir à être différé durant des années voire au-delà, s'il le faut. Sous réserve qu'il ne s'agisse pas d'une rumination auto-érotique de la pensée, il s'agit d'une quête précieuse de la temporalité pour l'être humain.

De l'informe avant toutes choses

Au commencement était l'informe, serais-je tenté de dire². On a pu aussi parler du négatif, de l'irreprésentable, mais il serait préférable de garder l'idée qu'il puisse s'agir tout aussi bien d'un irreprésenté, par manque d'un objet secourable, capable de rêverie maternelle pour accueillir les événements vécus (plus ou moins traumatiques) et les transformer en souvenirs.

Partir de l'informe pour parler de la pensée peut paraître bizarre, mais après tout, l'art moderne a alimenté la réflexion sur l'informe à travers le non-figuratif : la déconstruction, l'art concret et la quête de l'informe sont nés dans la suite des deux guerres mondiales, peut-être dans leur après-coup traumatique. André Masson en 1925, Jean Dubuffet et Bachelard en 1946, puis Francis Ponge en 1962, ont tous fait des éloges du sable et de la boue, pour leur nature informelle. Était-ce une façon pour l'art moderne de penser notre névrose traumatique collective, à la suite des guerres, des migrations traumatiques, et de la décomposition de la famille contemporaine ? Une sorte de pensée de l'instant, du « voilà » (cette pensée simpliste d'un voir-là immédiat), qui aboutit souvent à des conduites agies ou addictives. Freud lui-même, comme en passant dans sa construction de l'appareil psychique, a laissé des traces de cet informel, par exemple lorsqu'il faisait la comparaison entre la pensée de l'enfant et la pensée animiste du primitif. Ce dernier, nous dit-il (*Totem et tabou*, 1913) est comme sous l'emprise d'une « hallucination motrice » comparable au jeu des enfants, à l'imitation motrice, ou à l'œuvre d'art. Une pensée qui passe encore principalement par l'action...

L'informel est un inconscient auquel nous sommes confrontés, en tant qu'analystes, presque aussi souvent qu'à l'inconscient plus classique, constitué de matériaux hautement significatifs, mais refoulés. Il s'agit d'un

inconscient préverbal, que Freud n'a pas ignoré à ses débuts, et *aux confins* de sa découverte de la psychanalyse, mais qui a été longtemps négligé par rapport à l'inconscient refoulé, notamment par Lacan, qui a privilégié la psychanalyse des contenus soumis aux formes du langage. Comme son nom l'indique, « informe » signifie qui n'a pas de forme, et donc pas de mots, ni même d'images vraiment définies. Nous sommes là aux confins de ce qu'on a appelé l'hallucination négative, la psychose blanche, ou en psychosomatique les comportements auto-calmants, soit, une décharge comportementale hors de tout fantasme, obéissant au principe de Nirvana, à la pulsion de mort de Freud.

L'inconscient freudien classique, auquel on réduit trop souvent la pensée freudienne infiniment plus complexe, est un inconscient fait de souvenirs d'enfance, de désirs œdipiens et de fantasmes refoulés, mais qui ont fait l'objet d'une représentation. Ils ont été, sinon pensés, du moins mis en scène ; par des représentations de mots pour les plus élaborés, par des représentations de choses ou des images pour les autres. Un fantasme associe ainsi au minimum un sujet, un verbe, et un objet. Dans le fantasme masochique dont parle Freud, « un enfant est battu » (par le père), on retrouve bien ces trois éléments : le père, l'enfant, la fessée. Lorsqu'un enfant imagine ses parents en train de faire l'amour, à partir de bruits ou de visions subreptices (fantasme de scène primitive), il imagine différentes figures. Moins élaborés, les signifiants formels de Didier Anzieu, les pictogrammes de Piera Aulagnier, ne comportent qu'un sujet mal différencié et un verbe — un mouvement. Mais ils peuvent encore être représentés par une image, un rêve éveillé ou nocturne (un cauchemar en général) ou un souvenir hallucinatoire.

Mais depuis les travaux de Winnicott et de Bion, depuis André Green en France avec *L'enfant de Ça, la psychose blanche*, et ses élaborations sur l'hallucination négative, plus d'attention est accordée à l'irreprésentable, un négatif plus ou moins informe au sens de l'imaginaire, du visuel, qui insiste à être pensé par l'analyste, faute de pouvoir l'être par les sujets-limites, psychotiques ou psychosomatiques qu'il rencontre dans sa pratique, s'il ne se limite pas aux « purs » névrosés.

Le premier auteur chez qui j'ai découvert cette notion de l'informe est Winnicott, qui en a parlé dans son livre de 1971 : *Jeu et réalité*. Dans ce livre, il évoque deux patientes. La première souffre d'un état schizoïde, à la limite de la psychose. Elle lui dit que la seule chose réelle pour elle est un gommage, un « blanc », qui lui permet d'effacer les nombreux vécus traumatiques de séparation qui ont débuté très tôt dans sa vie.

Puis il évoque une autre patiente souffrant d'un état mental dissocié, qui vit elle aussi une activité fantasmatique coupée de la réalité, ce qu'elle a développé pour supporter les absences imprévisibles de sa mère. Cette activité lui sert à masquer par clivage une sorte d'*excitation informelle*, qui l'épuise au point de provoquer des somatisations : un ulcère d'estomac, une hypertension. Elle va un jour amener un cauchemar à propos du patron d'une robe, qu'elle va découper jusqu'à le rendre informelle. Winnicott dit que ce dont cette patiente a manqué avec sa mère, est la possibilité de vivre tranquillement une expérience informelle. D'où son besoin d'accéder, en présence de son analyste — substitut de la mère — à un état dans lequel elle a le droit d'être informelle, sans se développer prématurément. Il est clair que pour Winnicott, ce développement prématuré du Moi schizoïde est la cause d'une pensée déconnectée de son désir.

Dans un autre texte de *Jeu et réalité* intitulé «L'activité créative et la quête du soi», il reviendra sur ce thème à propos d'une patiente difficile, un état-limite en quête de vécus traumatiques précoces, proches de sa naissance, avec qui il utilise des séances longues pour pouvoir attirer le non-sens, l'informelle, dans l'aire de jeu de la séance : «[...] il faut donner une chance à l'expérience informelle, aux pulsions créatives, motrices et sensorielles de se manifester : elles sont la trame du jeu [...] dans l'aire intermédiaire entre la réalité intérieure de l'individu et la réalité extérieure partagée du monde qui est extérieure » (1971, p.90).

La trame du jeu est aussi la trame des premières pensées qui peuvent advenir. Cet informelle va donner lieu en effet à ce que Winnicott appelle «l'aire de l'informelle», avant sa transformation en «aire transitionnelle», puis en «aire de la créativité culturelle». Il ne faut pas oublier que l'objet transitionnel de Winnicott n'est pas qu'un objet matériel. Il est un processus de pensée qui conduit à la représentation, en condensant des traces de contact avec la mère, des gestes habituels de l'enfant qui lui associe une caresse sur la lèvre et un tissu, et ses gazouillis qui imitent la musique du langage des adultes. Il est la première forme concrète qui ouvre à l'aire de jeu et de représentation au sens théâtral du terme, imagé puis verbal. Du reste, au début, c'est un bout de tissu informelle qui est l'expression même de cette «aire de l'informelle» et le précurseur de l'aire transitionnelle de la créativité et de la représentation.

Il est impossible de quitter Winnicott sans mentionner son remarquable travail avec les enfants à partir des *squiggles*, ces gribouillis informes qui permettent à l'analyste comme au jeune patient en consultation d'amener

un matériel encore peu symbolisé, proche de la motricité, et de lui donner, à deux, grâce au travail conjoint d'élaboration de l'analyste, une forme imagée. Ici la capacité de rêverie et de pensée d'un analyste non intrusif (comme Bion dit de la mère) est essentielle pour le travail d'élaboration. Sous l'effet de traumatismes précoces, le processus peut s'enliser dans des addictions, des comportements auto-calmands. La pensée schizoïde en est une des formes possibles, comme nous l'avons vu dans les exemples cliniques donnés par Winnicott. Elle est une pensée « fausse », prématurée, clivée ou hyperactive, qu'on peut rencontrer chez certains psychotiques ou malades psychosomatiques.

Le second auteur qui a traité de l'informe est Bion, dans un écrit quasi contemporain de celui de Winnicott : *L'attention et l'interprétation* (1970). Il parle des patients psychotiques ou proches de la psychose, incapables de supporter le déplaisir, et qui évacuent les objets sources de déplaisir en projetant de façon massive ces « éléments β » qui ne sont ni des pensées, ni des représentations, soit dans des actes, soit dans des hallucinations. Ce sont des « non-choses » qui appartiennent à O, la « réalité ultime et informe », que l'analyste ne peut atteindre qu'à travers une élaboration en lui-même, et à condition de se prêter à la discipline d'être sans mémoire ni désir — une attitude quasi mystique pour accéder à « l'inconnu, l'inconnaissable, l'infini informe ».

Parmi les kleinien, on peut citer aussi l'analyste argentin José Bleger, célèbre précurseur de la notion de cadre analytique, mais dont on cite moins les travaux sur la symbiose et l'ambiguïté (1974). Bleger fait partie des kleinien qui ont travaillé avec des psychotiques, et qui récuse l'idée que l'enfant dispose d'emblée d'images de bons et de mauvais objets, comme le pensait Mélanie Klein. Le stade initial est pour lui davantage un stade de confusion entre le bon et le mauvais, le sujet et l'autre (l'objet donneur de soins, comme pour Winnicott), dans un conglomérat de traces mnésiques d'expériences morcelées, qu'il nomme noyau « agglutiné ».

Proche de Bion en ce qui concerne l'identification projective massive, Bleger pense que celle-ci constitue une tentative de débarrasser le sujet de ce magma agglutiné, sur l'analyste, ou plus souvent encore sur le cadre analytique, inerte et immuable, qui va lui offrir un contenant (une aire transitionnelle). Il semble assez évident que ces traces mnésiques « agglutinées » ne sont pas des images, mais des formes concrètes, proches de l'agir, destinées à contenir des émotions primaires violentes, et sources de souffrance.

En France, pour Jacques Lacan, la notion d'états-limites n'était pas pertinente, mais il a apporté une contribution intéressante à notre vision de la

psychose avec le concept de forclusion : ce qui est forclos, pour lui, est un signifiant de base, un signifiant-clé faisant partie de l'Œdipe : la castration, le Nom-du-père (la Loi, la filiation), en particulier. Cette forclusion a un potentiel fortement traumatique. Ce qui n'a pu accéder à la symbolisation (à l'ordre symbolique) va faire retour dans le réel. Ainsi la castration, forclose dans l'ordre symbolique du langage, va faire retour dans l'hallucination du doigt coupé de *L'homme aux loups*, qui n'est plus de l'imaginaire, mais du Réel. En reprenant la suggestion de Sylvie Le Poulichet dans son livre *Psychanalyse de l'informe* (2003), on pourrait dire que le Réel lacanien est étroitement relié à la chair, en deçà du stade du miroir, c'est-à-dire à l'informe : « Tu es ceci, qui est le plus loin de toi, ceci qui est le plus informe » disait Lacan dans son *Séminaire sur le Moi*, en 1955 (p.186).

En ce qui me concerne, j'ai repris l'idée de Lacan qu'il y avait des signifiants de base de l'Œdipe, forclos à différents degrés par des traumatismes précoces, ou cumulatifs, qui faisaient retour dans des agirs et des comportements auto-calmants — comme l'a étudié l'École psychosomatique de Paris depuis Michel Fain et Pierre Marty, mais de l'ordre de l'irreprésentable, de l'hallucination négative ou de l'informe. Ce qui ouvre à l'idée que la psychose est une possibilité psychosomatique parmi d'autres.

Répondre aux questions de la Sphinge : des mécanismes du rêve à l'Œdipe de la pensée

La pensée du rêve est sans aucun doute la première « mise en forme » des émotions primaires et du chaos des traces sensorimotrices, ou du tout premier « représentant psychique » de la pulsion, qui n'est en fait que « le mouvement d'une demande corporelle infigurable », pour André Green (1995). Ce n'est que par l'intermédiaire de l'autre qui les interprète, et grâce aux traces laissées par les expériences de satisfaction, que se lie à cette demande (délégation du corps) des représentations de chose sous forme d'images.

À ce titre, l'énigme de la Sphinge est une question en attente d'élaboration : elle porte sur l'image du corps de l'homme (à travers sa démarche) aux différents âges de la vie, pour lui permettre de penser sa place et son désir.

Le rêve de la nuit, puis sa prolongation dans le jeu et le fantasme diurne, viennent ancrer ces images qui sont la mise en forme des pulsions et des zones érogènes. La mise en image du rêve est un mécanisme intéressant à reconsidérer aujourd'hui. Freud a évoqué les mécanismes de figuration du rêve à l'aube de sa découverte, et ce n'est pas pour rien : toute la pensée

psychanalytique est née, pour une part, du travail de *L'interprétation des rêves*.

À la limite de l'informe se trouvent les rêves « typiques », les rêves fleuves ou les cauchemars, qui traduisent un échec relatif à représenter le désir du rêve, et à le figurer dans des associations que le sujet peut relier avec des représentations de mots et des fantasmes, en se le racontant au réveil, ou en le racontant à quelqu'un (mère, confident, psychanalyste). Chez l'enfant, et dans la théorie de Bion, c'est l'expérience de satisfaction et la capacité de rêverie de la mère (sa fonction alpha) qui vont transformer ces *protopen-sées* (traces émotionnelles et impressions sensorielles) en *préconceptions*, en schèmes, puis en pensées. Cet appareil à penser les pensées se développe donc en délégation sur l'appareil psychique maternel ou objectal, qui tente, par une imitation motrice à minima, empathique, de traduire les émotions primaires de l'enfant.

Les mécanismes basiques de mise en forme du rêve sont assez limités: le déplacement ou la libre association (jusqu'aux rêves fleuves), la condensation qui assimile, identifie, la répétition circulaire, le blanc ou la « censure russe », et le renversement en son contraire (qui fait les rêves paradoxaux). Ce sont donc des mouvements latéraux (comme ceux du nourrisson attiré par la nouveauté), des mouvements d'imitation ou d'incorporation, des mouvements circulaires en boucle, des va-et-vient ou des attitudes contradictoires, des suspensions ou des arrêts brusques.

Ils traduisent les émotions primaires, en-deçà de tout affect, que l'être humain partage même avec les animaux supérieurs, avant tout langage. Ces émotions primaires sont en nombre limité, comme les mécanismes du rêve qui tentent de les contenir, de les mettre en images, de les penser. Elles ont chacune leur versant positif, qui correspond à l'expérience du plaisir, et leur versant négatif, de l'ordre du déplaisir. Ce sont 1) l'attirance ou la curiosité, versant positif de la séduction — la peur ou la fuite, son versant négatif; 2) l'admiration, la fierté, versant positif de l'imitation et de l'incorporation (jusqu'au meurtre cannibalique) — le dégoût ou la honte, son versant négatif; 3) la joie, le bonheur, versant positif du retour intra-utérin — le repli sur soi, le retrait et la douleur, dans son versant négatif; 4) les mouvements rythmiques, danse et combativité, enthousiasme, pour le versant positif — renversement en son contraire, colère, absurdité et violence, pour le négatif; enfin 5) l'arrêt, la coupure et le sérieux, comme versant positif de la chute, de la perte ou de l'amputation (jusqu'au blanc dans le rêve, la censure russe).

Tous ces mécanismes de contenance primaire de l'émotion et de la pensée sont à l'origine des rêves typiques décrits par Freud (1900), des rêves qui sont proches du cauchemar, ou qui traduisent une difficulté d'élaboration symbolique plus poussée: 1) les rêves de vol « comme dans les jeux de mouvement si agréables aux enfants », ou l'oncle qui fait voler l'enfant dans ses bras (p. 337); 2) les rêves de chute ou d'amputation, formes visuelles du fantasme de castration; 3) les rêves qui traduisent l'opposition, la contradiction, l'absurdité (rêves absurdes); 4) les rêves d'examens (ou d'exhibition), qui viennent remettre en question la fierté d'une réussite, et traduisent la difficulté de s'identifier à un adulte; 5) « les rêves où l'on séjourne dans l'eau », où l'on nage, et ceux où l'on passe par des couloirs étroits, sont des images ou des fantasmes de séjour intra-utérin et de naissance (p. 343).

Comme on le voit, ces rêves typiques et les mouvements qu'ils traduisent peuvent faire penser à des précurseurs des fantasmes originaires que Freud a décrit (cinq selon moi: séduction, castration, scène primitive, meurtre cannibalique, retour intra-utérin), ces fantasmes qui vont constituer l'Œdipe, et qui, à travers le roman familial, vont frayer le passage vers la pensée symbolique.

Mais ce n'est qu'en s'attachant aux différentes zones érogènes du corps, et aux traces liant le sujet à l'objet de satisfaction, que ces mouvements mis en formes vont acquérir le statut de fantasmes. L'oralité se tourne vers l'objet intéressant pour le voler, pour le dévorer, l'assimiler. L'analité se lie à l'ambivalence, à la contradiction amour-haine, au désir de garder dans son ventre ou d'expulser l'objet. Le stade phallique se lie au vol, à l'exhibition ou à la bagarre, mais fait redouter la chute, la castration.

Dans certains cas, la sublimation se produit très tôt, dès les stades pré-génitaux, avec un détachement du corps vers l'image, le langage: la curiosité orale devient pulsion épistémophilique de répondre aux énigmes, l'analité se transforme en désir d'accumuler des connaissances, la phallicité en désir de percer des voies nouvelles, ou d'enfanter des idées neuves, des solutions. La sublimation rend possible de différer la satisfaction, et de se contenter de plaisirs inhibés quant au but, en rêveries auto-érotiques, en pensées plus ou moins Œdipiennes, en roman familial. La construction du roman familial est un stade très important pour la pensée de tout sujet — que ce soit pour intégrer son héritage familial ou pour construire un nouveau roman dans sa vie à venir. La sublimation en fera une œuvre romanesque ou une entreprise professionnelle, un idéal référé à des formules plus ou moins abstraites, plus ou moins ouvertes vers le futur. La construction d'un Surmoi-Idéal (héritage

de l'Œdipe parental) fait partie de cette évolution pour guider le désir par la pensée.

La capacité d'attente et de jugement, l'alpha et l'oméga de la pensée

La mise en forme de la pensée, nous venons de le voir, se construit dans un mouvement progressif d'élaboration des représentations; des formes sensorimotrices aux images (ou représentations de choses), puis aux représentations de mot (avec la rhétorique des figures du langage), jusqu'aux constructions que permettent le langage, les raisonnements logiques et l'abstraction philosophique ou mathématique. La résonance de l'émotion ou de l'affect qui leur sont liés traduit la charge qui investit ces représentations, mais celles-ci ont aussi une capacité de contenance temporelle variable selon leur niveau d'élaboration symbolique.

Il y a donc, pour le développement de la pensée, deux liens spécifiques avec la temporalité: a) un axe développemental ou génétique des représentations, avec ses différents stades correspondant à un âge mental du sujet qui ne se limite pas au cognitif — et avec toutes les réserves liées aux traces traumatiques et aux zones archaïques séparées de l'axe évolutif central par clivage; b) une hiérarchie dans la capacité de contenance temporelle de ces représentations avant la décharge, depuis l'émotionnel ou l'agir psychosomatique, jusqu'à la capacité de jugement, qui permet de différer la réalisation du désir en fonction de l'épreuve de réalité et des commandements plus ou moins protecteurs du Surmoi-Idéal.

Du «Au commencement était l'action» au «Je pense donc je suis», il existe donc une véritable embryogenèse de la pensée, une sorte de temps «en strates», comme j'avais essayé de le théoriser dans mon travail sur le temps en psychanalyse (Duparc, 1997), des couches superposées de représentations qui ont une fonction de contenance de l'émotion et de l'agir; elles forment un pare-excitations, un Moi enveloppe, comme le Moi-peau décrit par D. Anzieu (1995).

Le processus de jugement, qui permet ou non l'action sur le réel (comme Freud le dit dans *La négation*, en 1924), intervient à partir de ces traces représentatives du désir, pour les comparer à la réalité du monde, dans une discussion avec l'autre, avec le réel, une réalité dont la complexité nécessite une prise en compte de ces différents niveaux.

Ce développement génétique, linéaire, ne se fait pas sans régressions temporaires, ni sans lignées latérales qui viennent complexifier les choses.

Mais l'axe génétique persiste, et tente d'intégrer ces lignées qui constituent les différentes fonctions, organes de la pensée. De même que dans le langage verbal il existe une grammaire comprenant verbe, sujet, objet, complément, adverbe, prépositions, etc., de même dans le Moi, que Freud définit comme une surface et la projection d'une surface (1923), il existe différentes zones érogènes de la pensée, et différents fantasmes originaires constitutifs du roman familial.

Freud parlait dans sa *Métapsychologie* (1915), de deux niveaux de représentations : de choses, et de mots. Mais dans l'*Esquisse*, ce sont trois niveaux de traces mnésiques, voire plus, qui sont évoqués par lui — imitations motrices de la perception, ou représentations motrices, images (principalement visuelles, mais pas seulement), enfin mots et formes du langage. Pour ma part, j'ai tendance à garder cette pluralité, plutôt que l'opposition choses et mots, signifiant/signifié (comme l'a reformulé Lacan), même avec toute la complexité du langage.

Les formes motrices de la pensée sont les premières mises en formes du mouvement pulsionnel par l'imitation motrice de la perception, avec une résonance émotionnelle du système sympathique (psychosomatique) disait aussi Freud dans l'*Esquisse*. Ces formes sont construites à deux, dans une « danse interactive » (D. Stern), une chanson de gestes mère-bébé.

Les images sont l'élaboration symbolique de ces formes, et aboutissent à des symboles dont les plus typiques (comme les rêves typiques) sont plus ou moins universels, très proches des mouvements et des émotions primaires. Les représentations de choses, sous la dominance de l'image, vont se voir refoulées et remplacées par des représentations de mots, des figures du langage qui vont, en tant que symboles, représenter la forme primitive des fantasmes originaires.

Freud a dit, dans sa correspondance avec Ferenczi, qu'il préférerait aux symboles de Jung l'idée d'un héritage phylogénétique des fantasmes originaires, ces organisateurs ou « facteurs-cadres » de la psyché³. Les symboles, ces images, seront donc élaborés, repris dans le langage en tant que figures de style, figures de rhétorique, la rhétorique étant l'art oratoire utilisé par les anciens pour faire « des images dans le langage ».

Une des formes modernes de cet art est la capacité de la publicité à se présenter comme objet du désir, de même que les slogans politiques ou idéologiques sont aptes à mobiliser les foules en leur faisant miroiter des satisfactions faciles à se représenter. Nous sommes tous confrontés, à notre époque, à la simplification et à la rapidité de la communication par l'image,

qui envahit notre société⁴. Une des raisons de l'inquiétude qui se dégage de cette régression de la pensée à l'image est justement liée à la rapidité avec laquelle elle se communique, et peut mobiliser des *mouvements* parfois incontrôlables, notamment chez les adolescents. L'Idéal du Moi peut y trouver son compte, dans sa variante la plus pathologique, celle des leaders des foules. La contenance temporelle de l'action par la pensée imagée est en effet bien moins forte que celle que promulgue un débat oratoire, contradictoire, démocratique, où la diversité des figures est tolérée, et l'action différée. L'idéologie, *pensée unique*, est une pensée proche de l'image, de l'idéalisation passive ou du passage à l'acte.

Le détachement du désir de ses attaches dans le corps et l'action permet l'envol de la pensée, du fait de la contention de la décharge par les enveloppes multiples des représentations. Ces enveloppes (le pare-excitations de Freud) culminent dans les formes du langage et de l'écrit jusqu'à l'articulation de la grammaire et de la logique. Mais il peut y avoir des excès, une pulsion de mort, un risque de décharge par détachement excessif ou clivage, comme on peut le voir dans certaines formes de sublimation. L'analyste reste en charge d'une « critique de la raison pure » qui aboutirait à une « pure culture de pulsion de mort⁵ », soit à l'absurdité d'un désir totalement détaché du corps.

C'est ici que nous rejoignons le domaine des pathologies de la pensée, qui obéissent aux lois d'une nosologie psychanalytique que je tente d'étayer non sur le DSM V, cette régression de la pensée psychiatrique à ses symptômes visibles, mais sur les stades de la représentation et les lignées psychosomatiques définies par les fantasmes originaires de l'Œdipe, plus que sur les stades de la libido proposés à l'origine par son élève Karl Abraham et plus ou moins acceptés par Freud.

Ici de brefs exemples cliniques s'imposeraient, mais le respect de l'intimité de la pensée en cure analytique limite sa diffusion. Je pourrais néanmoins vous parler de cette jeune femme venue me voir en me disant qu'elle était une ancienne autiste, et qui m'a apporté durant ses premières années d'analyse environ vingt-cinq cahiers de trois cents pages chacun. Elle y racontait toutes ses pensées, son histoire, celle de sa famille, et tout un commentaire de ses lectures de Freud, fort pertinent (alors que son métier n'avait aucun rapport avec l'univers psy). Elle était atteinte d'une sorte de diarrhée de pensées, qu'elle ne pouvait contenir, me dit-elle un jour, que par l'enveloppe du papier et de l'écriture. Enfant, elle était capable, alors qu'elle ne parlait pas chez elle, de faire des exposés qui duraient trois jours, et que son professeur écoutait malgré tout, parce qu'elle les trouvait passionnants.

Sa seule contenance corporelle était son obésité, qui disparut en cours d'analyse, lorsqu'elle put trouver une autre enveloppe, celle de fantasmes tendres à mon égard, qui faisaient le pont entre sa pensée surdouée, et son désir qui l'effrayait, et la rendait frigide. Grâce à sa cure, elle réussit à penser des souvenirs autrefois totalement irréprésentables, informes, une maltraitance précoce (dès l'âge de quelques mois), qui la faisaient appartenir à ces bébés secoués dont on parle davantage aujourd'hui. Le tout grâce à un passage par le fantasme d'*Un enfant est battu*, qu'elle référerait à Freud, tout en le critiquant un peu car, disait-elle, il ne parlait que de la forme la plus évoluée du fantasme...

Je ne pourrais par contre pas parler de nombreux patients artistes, créateurs ou lettrés, qui ont fait de la création leur pensée unique, avec souvent une dramatisation importante de l'amour, qui aboutissait du coup à l'échec ou à la destruction. Ni de ces patients travaillant dans les médias et la mode, dont la pensée obéissait à ce que j'ai appelé dans un autre travail (Duparc, 2004) l'idéologie de la séduction-consommation immédiate.

Pour en revenir aux errements de la pensée, à ses formes pathologiques, on peut recenser autant de formes que de fixations aux fantasmes originaires fondamentaux de l'être humain dans leurs versions négatives, archaïques. Une première forme de pathologie de la pensée est l'*obsession* ou la rumination d'un savoir détaché de toute réalisation et de toute rencontre avec l'autre. À l'inverse, une autre forme de pathologie, cette *hystérie* de la pensée, souvent théâtrale et créative, mais qui peut aboutir à la destructivité par une sorte d'aveuglement, et sa soumission à l'image. On peut aussi rencontrer une fuite des idées vers une curiosité sans frein, sans véritable profondeur : une *phobie* de la profondeur guette sans doute le chroniqueur de cette pensée quasi médiatique. L'imitation (*incorporation*) aboutit à une pensée sans personne pour la contenir, où le faux et le conformisme l'emportent. Enfin la *dépressivité* peut fournir certes de poignants témoignages de souffrance, d'erreurs à éviter, mais peut aussi déboucher sur le vide, et cultiver la perte du sens, le désespoir.

Pour conclure...

La pensée, comme je le disais plus haut, doit parvenir à intégrer les pulsions et les divers fantasmes originaires, même ceux restés fixés dans l'inconscient (voire dans le Ça) à des traces informes, de l'ordre de l'agir et de la décharge mortifère. Il lui faut parvenir, par la voie du jugement, à construire un désir tempéré par le couple interne du Surmoi-Idéal (cet héritage des

parents de l'Œdipe) qui puisse l'attirer vers les confins de la pensée, tout en étant suffisamment conscient des risques du réel, et de ses obstacles. Le principe de réalité, la capacité de jugement, qui protègent de l'action irréfléchie, sont les gardiens de ce rêve sans fin qu'est la pensée. Entre la philosophie du désir et la nécessité sociale du corps de l'homme et de la femme, la pensée portera la marque de la chair du songe, pour un destin qui ne soit pas funeste.

Mais alors, me direz-vous, la pensée à ses confins n'est-elle pas un luxe, une utopie, pure poésie de notre monde et de nos vies? Est-elle un des buts de la psychanalyse, pour nous permettre de « penser » nos souffrances, de conduire et d'agrémenter notre vie? A-t-elle une incidence sur notre travail, sur nos amours, sur la transmission de notre savoir? Sans en juger davantage, et pour ne pas m'égarer dans les méandres de la philosophie (philofolie), je laisserai ici le débat entre les mains du lecteur sur une autre forme de confins, la poésie.

PENSÉE

De la couleur profonde, étincelante
 De la pensée
 Naît une fleur pour notre monde
 Une claque de gaieté, un sourire de lumière
 Apprivoisée.
 La pensée ne se cueille pas,
 Elle se cultive dans le cœur
 Du jardin de nos joies...
 La pensée ne se récolte pas,
 Elle brille dans la mémoire des yeux
 Pour créer l'harmonie,
 Pour féconder l'âme vivante
 De nos vies⁶...

François Duparc
 14 rue de la Poste Annecy 74000
 dr.francois.duparc@wanadoo.fr

Notes

1. « Comment est-ce que je pourrais nier que ces mains et ce corps-ci soient à moi? Si ce n'est peut-être que je me compare à ces insensés de qui le cerveau est tellement troublé et

offusqué par les noires vapeurs de la bile qu'ils assurent constamment qu'ils sont des rois lorsqu'ils sont très pauvres; qu'ils sont vêtus d'or et de pourpre lorsqu'ils sont tout nus; ou s'imaginent être des cruches ou avoir un corps de verre. Mais quoi? ce sont des fous, et je ne serais pas moins extravagant si je me réglais sur leurs exemples». Méditations philosophiques, 1941. On connaît la suite: «je doute, donc je pense; je pense donc je suis».

2. Pour paraphraser la formule de Goethe, citée par Freud dans *Totem et tabou* (1913).
3. Pour les « facteurs cadres » voir *Lettre 72* à Fliess, 1897.
4. Voir le livre de Marie-France Castarède (2011), sur la pensée et l'image, auquel j'ai participé avec Michel Serres.
5. Freud, dans *Le Moi et le Ça*, en 1923, parlera d'une pure culture de pulsion de mort dans le Surmoi, l'instance idéale du mélancolique.
6. Texte poétique à paraître dans F. Duparc, *La nature de l'homme*.

Références

- Anzieu, D., 1995, *Le Moi Peau*, Paris, Dunod.
- Bion, W., 1970, *Attention and Interpretation*; trad. J. Kalmanovitch, *L'attention et l'interprétation*, Payot, Paris, 1974
- Bachelard, G., 1947, *La Terre et les rêveries de la volonté. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris, José Corti, 1996.
- Bleger, J., 1967, *Symbiose et ambiguïté*, Paris, Presses universitaires de France, 1981.
- Dubuffet, J., 1946, *Prospectus aux amateurs de tout genre*, Paris, Gallimard.
- Castarède, M.-F., 2011, *L'image et la pensée* (préface F. Duparc & M. Serres), Eres, Toulouse.
- Duparc, F., 1997, *Le temps en psychanalyse, figurations et construction. Rapport 56ème Congrès des Psychanalystes de langue française*, Paris, 1997, *Revue française de psychanalyse*, n° 5, 1429-1588.
- Duparc, F., 1998, *L'élaboration en psychanalyse*, préface d'A. Green, Bordeaux/Paris, L'Esprit du temps.
- Duparc, F., 2004, *Winnicott en quatre squiggles*, Paris, In Press.
- Duparc, F., 2004, *Le mal des idéologies*, Paris, Presses universitaires de France.
- Duparc, F., 2007, *Des fantasmes originaires à l'Œdipe et des théories sexuelles infantiles aux origines infantiles du discours*, in G. Cabrol, F. Nayrou, F., H. Parat (dir.), *Actualité de l'Œdipe*, Paris, Presses universitaires de France, 2007, 165-182.
- Duparc, F., Pichon, M. (dir.), 2010, *Jacques Lacan, au fil du miroir*, Paris, In Press.
- Freud, S., 1887-1902, *Lettres à Fliess*, in *Naissance de la psychanalyse*, Paris, Presses universitaires de France, 1956.
- Freud, S., 1900, *Die Traumdeutung*, trad. D. Berger, *L'interprétation des rêves*, Paris, Presses universitaires de France, 1973.
- Freud, S., Ferenczi, S., *Correspondance, tome I, 1908-1914*, Calmann-Lévy, Paris, 1992.
- Freud, S., 1913, *Totem und tabou*, trad. S. Jankelevitch, Paris, Payot, 2004.
- Freud, S., 1919, *Ein Kind wird gschlagen*, trad. D. Guérineau, *Un enfant est battu*, in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, Presses universitaires de France.
- Freud, S., 1923, *Das Ich und das Es*, trad. J. Laplanche, *Le Moi et le Ça*, Paris, Payot, 1981.
- Green, A., 1993, *Le travail du négatif*, Paris, Éd. de Minuit.
- Green, A., 1995, *Propédeutique*, Seyssel, Champ Vallon.
- Lacan, J., 1954-1955, *Séminaire II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1978.
- Le Poulichet, S., 2002, *Psychanalyse de l'informe*, Paris, Aubier.

- Masson, A., 1916-1942, *Les années surréalistes. Correspondance*, Lyon, La Manufacture, 1990.
- Ponge, F., 1962, *Pièces*, Paris, Gallimard, 1988.
- Winnicott, D. W., 1971, *Playing and Reality*, London, Tavistock; trad. C. Monod et J.-B. Pontalis, *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1975.